

La flèche rouge

Je suis entré dans la police un peu par hasard. Dès mon plus jeune âge, mes parents, ont dû se rendre à l'évidence, je ne serais jamais polytechnicien. Mon univers, c'est le sport, tennis, tir à la carabine et marathons. Entre entraînements et compétitions, il reste peu de temps pour les études. Mes parents, lassés par mes redoublements et mes changements d'orientation à répétition, m'ont, un beau matin, lancé un ultimatum.

— Nicolas, tu as bientôt vingt-cinq ans, il est temps de te prendre en charge. Ta mère et moi, nous avons réfléchi, nous pensons avoir trouvé le métier qu'il te faut. Tu sais courir, tu fais du tir, tu n'aimes pas rester en place, tu aimes résoudre des énigmes, tu seras parfait dans la police.

J'ai d'abord cru à une blague, mais j'ai rapidement compris que ce n'était pas le cas. J'ai tout de suite soupçonné mon parrain, un commissaire à la retraite, d'être derrière cette proposition.

Je sais que j'ai tiré sur la corde, mes parents sont à bout de patience, je sens que je dois faire un effort. Les premières semaines sont très difficiles, je dois réduire mes entraînements sportifs, mettre un frein aux compétitions, apprendre par cœur des articles de loi, m'habituer à la discipline, mon point faible. Heureusement, le groupe est sympathique, peu à peu, j'apprends à aimer ce métier, et à la surprise de tous, je sors major de ma promotion.

En première affectation, je suis nommé au commissariat du 1^{er} arrondissement de Paris. Le Commissaire Bourdelle, un peu bourru, m'a pris sous son aile, un peu comme un fils, sans pour autant me ménager, bien au contraire.

Mon parrain m'a prêté un studio dans le quartier, et je passe devant le Louvre chaque jour. Ce monument m'impressionne, j'adore ses jardins, le Carrousel, et même la Pyramide, mais je me refuse à passer la porte d'entrée, je ne suis pas un grand amateur d'art, les musées me rebutent. Philippe, mon coéquipier, un fêru d'Antiquités, a tout essayé pour me convaincre de réserver un billet d'entrée au Louvre. Demain, c'est mon jour de repos, je compte bien flâner au lit, mais Philippe veille au grain.

- Je t'assure Nicolas, passer un après-midi au Louvre, c'est magique ! Il faut des jours pour faire le tour complet des œuvres, mais essaie au moins les Antiquités, je suis sûr que ça te plaira, les sculptures, les objets, c'est sans doute moins difficile à aborder que la peinture.

- Tu es relou Phil !
- Tiens, cadeau ! Un Pass pour une journée au Louvre, tu ne peux plus reculer.

Pris au piège, je prends le billet. Philippe est un gars très chouette, je ne peux pas le vexer.

Muni de mon sésame, pour la première fois, je traverse la cour du Louvre.

Après dix bonnes minutes pour déchiffrer le plan, quelques hésitations, et les conseils bienveillants des gardiens, je parviens enfin dans le département des Antiquités grecques, étrusques et romaines. Parmi ces œuvres illustrant l'activité artistique de l'ensemble du bassin méditerranéen, entre l'époque néolithique et le 6^e siècle de notre ère, je passe un moment hors du temps. Cet endroit est captivant, mais il faut des jours et des jours pour en découvrir tous les trésors. Nos « à priori » nous font passer parfois à côté d'expériences fabuleuses, Philippe a bien fait d'insister, sans nul doute, je reviendrai très vite.

Après des jours emplis d'affaires ordinaires, qui génèrent surtout beaucoup de paperasse, en fin de matinée, le commissaire convoque la brigade.

Une femme d'une trentaine d'années a été retrouvée morte, ce matin, par les gardiens, au pied de la statue Le lion au serpent d'Antoine-Louis Barye, dans la salle 105 niveau zéro, de l'aile Richelieu au Louvre. Un pompier sur place a noté sur sa cheville une trace qui fait penser à une morsure de serpent. Le commissaire désigne les équipes.

— Inspecteur Nicolas Tardieu, vous ferez équipe avec le capitaine Philippe Dumont, ce sera votre première grande affaire.

Cela ne m'enchant guère. J'ai une véritable phobie des serpents, et même si un serpent au Louvre paraît surréaliste, l'idée d'en croiser un me panique.

Sur place, excepté l'animal en pierre au pied du lion, aucun reptile en vue.

La victime est vêtue d'un tailleur noir et d'escarpins rouges. Ses longs cheveux blonds sont retenus en un chignon banane, elle est sobrement maquillée, difficile de l'imaginer ayant des ennemis.

La position du corps laisse à penser qu'elle est bien morte ici, sans doute après un choc provoqué par le venin.

Nous inspectons les alentours de l'œuvre à la recherche d'indices. Au sol, derrière la stèle de la statue, il y a deux flèches rouges qui laissent toute l'équipe indifférente. L'enquête de routine auprès du personnel ne nous apprend rien, personne n'a rien vu, et ne peut expliquer, comment cette femme, s'est retrouvée ici piquée par un serpent. Sachant que la mort peut intervenir plusieurs heures après la piqûre, le lieu du méfait reste à confirmer. On ignore son identité, elle n'a ni sac à main, ni papiers sur elle. Les relevés effectués, le corps est emmené rapidement à l'Institut Médico-Légal, la salle reste sous les scellés.

Le résultat de l'autopsie confirme la mort par empoisonnement au venin de serpent, cependant, la marque de la piqûre ne provient pas d'un animal, il semble que le poison ait été injecté. Si une rencontre avec un serpent s'éloigne, ce qui me rassure, l'enquête s'annonce plus compliquée.

Les empreintes de la victime ne nous apprennent rien, elle n'est pas fichée. La victime ne consommait pas de stupéfiant, ni autre drogue, seule particularité, elle porte en haut de la cuisse droite un tatouage qui représente un petit serpent, une coïncidence troublante avec l'origine de son décès.

En fin de journée, je décide de retourner sur les lieux du crime, seul. Les flèches rouges ont disparu. Comment est-ce possible ? Un périmètre de sécurité entoure la statue, à part la police, personne ne peut y accéder. J'interroge le gardien à proximité, il n'a vu personne. Quant au fléchage rouge, cela ne lui dit rien. J'éclaire avec la torche de mon portable, il reste des traces. Je ne veux pas passer à côté d'un indice qui peut être capital, alors, au risque d'être ridicule, j'appelle la scientifique, afin que quelqu'un vienne faire un relevé. Mon collègue détecte que l'endroit a été nettoyé, il n'y a pas de traces de sang, par contre, il parvient à collecter des particules qu'il doit analyser en laboratoire.

Les résultats du prélèvement arrivent rapidement, il s'agit d'une peinture appelée MTN Pro, de couleur rouge, qui a une texture similaire à la craie, lavable à l'eau, et utilisée pour des marquages provisoires. Un coup d'éponge suffit pour effacer les traces. Ces flèches, ont-elles servi à l'assassin ou un complice pour se diriger dans le Louvre ?

Je partage mes réflexions avec Philippe qui me conseille d'en référer au commissaire. A ma grande surprise, le commissaire Bourdelle ne me rit pas au nez, au contraire, il m'encourage à aller inspecter les lieux avec mon coéquipier à la recherche d'autres flèches, toute piste doit être explorée.

La Direction du Musée nous adjoint un gardien pour faciliter nos déplacements.

Parallèlement, aidés par le médecin légiste, nous travaillons à l'identification de la victime, sans grand succès jusqu'ici. Un appel à témoins est lancé alors que l'inconnue du Louvre a fait son entrée dans la vie du commissariat depuis quarante-huit heures.

Ce matin, à mon arrivée, on me signale qu'une jeune femme, affirmant avoir des informations sur notre cadavre, a été installée dans mon bureau.

Brune, taille moyenne, yeux marron, vêtue d'une veste en cuir caramel, elle serre entre ses mains un petit sac. Elle paraît apeurée, elle répond à mon bonjour par un signe de tête.

— Bonjour Mademoiselle, merci d'être venue jusqu'à nous. Vous avez répondu à l'appel à témoins, vous connaissez la victime ?

— Oui, Monsieur.

Elle est aussi belle que touchante, elle paraît douce, elle est de ces femmes qu'on a envie de protéger. Elle pose son regard sur moi avec délicatesse, elle semble avoir peur de parler, moi, je ne veux pas la brusquer, elle est troublante. Nous restons ainsi quelques minutes à nous observer en silence, c'est l'entrée fracassante de Philippe qui rompt le charme de cet instant.

— Alors, que pouvez-vous nous dire sur notre cadavre ?

L'indélicatesse de Philippe me surprend toujours. La jeune femme respire profondément comme pour se donner du courage :

— J'ai reconnu ma cousine, Rosanne Dupuis. Elle est professeur des écoles, et illustratrice de livres pour enfants. On ne se voyait plus beaucoup depuis qu'elle habite Paris, mais je suis arrivée ce matin pour rendre visite à une amie, et j'ai vu l'article dans le journal.

— Nicolas, prends la déposition de Mademoiselle. Quel est votre nom ?

— Katya Leroy.

— Nous aurions besoin que vous reconnaissiez le corps, vous en sentez-vous capable ?

— S'il le faut.

— Nicolas vous accompagnera.

Sa déposition signée, nous nous rendons à l'IML. En route, elle reste silencieuse. Je perçois sa respiration rapide, à un moment, quelques larmes perlent au coin de ses yeux, elle les essuie en s'excusant.

Lorsque nous entrons dans la salle, le corps est recouvert d'un drap, elle vacille en le voyant, elle se tourne vers moi avec un regard qui appelle au secours, je passe un bras autour de sa taille, pour la soutenir, avant que le médecin légiste ne découvre le visage de Rosanne. Elle approuve de la tête, son corps bascule vers moi, je la retiens, nous sommes collés l'un à l'autre, j'éprouve un immense bien-être dans ce lieu qui respire la mort.

Le médecin légiste me rappelle à la réalité, en présentant ses condoléances à Katya.

Elle esquisse un merci, accrochée à mon bras. Elle a le pas chancelant, je ne peux pas l'abandonner à la porte de l'IML. Je l'invite à boire un café, elle accepte sans hésitation. Par le biais de ses déclarations, je sais qu'elle habite Rouen, qu'elle est architecte d'intérieur au sein d'un cabinet, et qu'elle est célibataire. Vu les circonstances, il est difficile de donner un ton léger à cette pause-café, elle parle un peu de sa cousine, elle est très émue. Elle dit regretter que ces trois dernières années, elles se soient éloignées. Précédemment, Rosanne était en poste à Rouen, elle ne sait pas pourquoi elle a demandé sa mutation.

Je l'écoute religieusement, elle me fascine, elle m'envoûte. Sa façon de se mouvoir, tout en légèreté, son sourire triste, son regard ensorcelant, tout en elle me subjugué. Je dois pourtant songer à retourner au bureau. Pour ne pas l'abandonner trop vite, je lui propose de la raccompagner chez son amie, elle décline, elle veut marcher un peu. Avant de la quitter, je lui

confie ma carte de visite. Je la regarde s'éloigner, elle doit le sentir, elle se retourne, et me fait un signe de la main.

Nos investigations confirment que Rosanne était une professeure, mais aussi qu'elle avait demandé d'être mise en disponibilité depuis presque deux ans. Côté illustration, elle intervenait comme indépendante, on trouve quelques factures, mais rien qui prouve une activité débordante. Son petit appartement est très coquet, très propre et si bien rangé qu'on peut s'interroger sur son occupation permanente. Il y a des dizaines de dessins, de livres, des cahiers de préparation de cours, une garde-robe bien garnie, mais pas d'ordinateur, enfin rien qui ne puisse nous éclairer sur sa fin tragique. Nous sommes toujours en quête de son sac à main et de son téléphone portable, nous avons demandé à sa cousine de l'appeler, elle est tombée directement sur le répondeur, impossible de localiser l'appareil.

Dans l'espoir de dénicher un indice clef pour l'enquête, nous essayons de nous approprier les lieux accompagnés du gardien du Louvre. Entrés par l'Aile Richelieu, nous poursuivons jusqu'à une salle voutée qui nous conduit dans la cour Puget, un des lieux emblématiques du musée. Les différentes œuvres exposées ici, ornaient autrefois les places de Paris et les jardins royaux, mais l'heure n'est pas à la flânerie. Un escalier nous permet d'atteindre le niveau intermédiaire, puis un autre le niveau supérieur où se situe le Lion au serpent de Barye. Nous circulons de salle en salle, jusqu'à l'intérieur d'un palais assyrien, qui nous amène au grand escalator, non loin d'un café. En le dépassant, on parvient au bout d'un couloir, il y a alors deux sorties, une à gauche et une à droite. Si ce circuit semble le plus adapté pour quelqu'un pressé de sortir, nous n'y trouvons ni flèche rouge, ni sac, ni téléphone, aucun trace suspecte, RIEN, le néant, l'enquête est au point mort et le Commissaire Bourdelle de plus en plus nerveux.

C'est dans les moments difficiles que l'on a besoin de douceur, d'amour. Je pense beaucoup à Katya, c'est bête à dire, mais je crois qu'elle me manque. Sur le PV d'audition, il y a son numéro de portable, mais sans raison liée à l'enquête, j'hésite à l'appeler, elle n'a peut-être pas envie de me revoir. Et puis, elle est en deuil, ne serait-ce pas déplacé ?

Je ne remercierai jamais assez notre médecin légiste de m'avoir fourni un motif d'appeler Katya.

— Bonjour Mademoiselle Leroy, inspecteur Tardieu à l'appareil. Les investigations médico-légales sont terminées, vous allez pouvoir bientôt enterrer votre cousine. Pouvez-vous passer nous voir pour quelques formalités ?

En fin de journée, l'accueil m'avise de l'arrivée de Katya. Instinctivement, je remets mes cheveux en place, je renfile ma veste, je me sens l'âme d'un adolescent.

Katya est encore plus belle que dans mon souvenir, elle porte en ensemble bleu foncé qui relève son teint diaphane. J'ai l'impression de rougir en m'approchant d'elle, je bafouille, c'est elle qui vole à mon secours.

— Bonsoir inspecteur. Un grand merci pour votre appel. C'est une tante qui va se charger d'organiser les obsèques.

C'est idiot, moi le grand gaillard, j'ai les jambes qui flageolent devant une fille. Je n'ai jamais ressenti un tel trouble, j'ai l'impression d'avoir été frappé par un coup de foudre. Je dois me ressaisir, une petite voix intérieure me dit de ne pas la laisser partir.

— Katya, vu les circonstances, vous allez peut-être me trouver impertinent, mais puis-je vous inviter à prendre un verre, maintenant ? Je viens de terminer mon service.

— Avec grand plaisir, inspecteur.

— Appelez-moi Nicolas.

Je me sens transporté dans un monde parallèle, le ciel gris est devenu bleu, les gens dans la rue sont flous, elle illumine mon chemin, je voudrais lui prendre la main, mais la bienséance me retient. C'est elle qui propose d'entrer au café Marly, sous les arcades de la rue de Rivoli, de là, nous avons vue sur le Louvre. Son choix me surprend, mais après tout, c'est aussi grâce à lui que nous nous sommes rencontrés.

Nous n'avons échangé que quelques mots depuis le commissariat, est-ce par gêne ? Ou par timidité ? Je ne saurais dire.

Assis face à face, nous nous dévisageons, chacun de ses gestes emplis de grâce me ravissent. Lorsque, par pudeur, elle baisse les yeux, j'ai envie de lui caresser la joue. Nos mains pianotent sur la table, j'espère l'instant où nous doigts se rejoindront.

Notre conversation est des plus banales, comme si ni l'un ni l'autre ne voulait encore se livrer par peur de rompre le charme. Cet instant est de ceux plein de promesses, où on ignore encore tout de l'autre, mais où on espère déjà tant.

J'aimerais que ce bonheur suspendu soit éternel, mais la sonnerie de son portable brise la magie.

— Excusez-moi Nicolas, je dois répondre.

Son visage si serein est devenu tourmenté, je comprends de son court entretien qu'elle va partir. Elle se confond en excuses, en remerciements, elle me serre la main et quitte le café d'un pas pressé sans terminer son verre.

Je reste là entre stupéfaction et désillusion. Toute la soirée, je pense à elle, est-ce que je la reverrais ?

En arrivant au bureau, le lendemain matin, Philippe suggère que nous retournions faire le tour de l'aile Richelieu, il pense que nous avons peut-être négligé des recoins. Moi, je crois que

nous ne pouvons pas être sûrs que ce parcours soit le bon, il y a mille possibilités dans cet édifice pour entrer et sortir. J'accepte de le suivre, en traînant des pieds. Tout à coup, Philippe hurle.

— Nico, ramène-toi ! Là, derrière la Statue du nu-banda Ebih-II, la flèche rouge !

Cette découverte nous redonne du courage pour poursuivre notre quête. Dans l'escalier, qui mène à la salle 535, nous découvrons aussi une trace rouge, qui paraît très ancienne. Plus tard, la scientifique nous confirme qu'il s'agit de la peinture MTN Pro.

Même en supposant que ce fléchage ait pu être utilisé par le meurtrier, on est encore loin d'avoir résolu notre énigme. Alors que nous émettons des hypothèses les plus farfelues sur les flèches rouges, nous sommes arrêtés par une découverte peut-être capitale. Un téléphone a été retrouvé dans une poubelle des toilettes au sous-sol du musée, côté aile Richelieu. Une fois rechargé, l'appareil nous livre son secret. Il s'agit bien d'un téléphone appartenant à Rosanne Dupuis. Il contient très peu de contacts mais on y retrouve Katya. Cela ressemble à un téléphone professionnel, les échanges concernent presque exclusivement les livres pour enfants, mais en les analysant, on découvre un point crucial. Les dessins étaient réalisés par Katya moyennant le reversement de quelques royalties et dans les messages les plus récents, Katya manifeste clairement son intention de cesser de réaliser ces dessins et cette « collaboration de malfaiteur » écrit-elle. En réponse, Rosanne dit avoir des éléments pour la détruire, sans autre précision.

Ces révélations dopent Philippe, qui crie à qui veut l'entendre que l'enquête va être bouclée ce soir.

Katya est convoquée en urgence. Philippe m'avise que nous mènerons l'interrogatoire ensemble.

Mon pauvre cœur est en panique. Katya ne peut pas être une tueuse, elle, si fragile, si douce. Elle répond rapidement à notre convocation, Philippe me demande d'aller la chercher à l'accueil, je suis au bord du malaise. Elle me salue avec ce sourire qui m'a fait chavirer.

— Bonsoir, inspecteur, je suis venue dès que possible, vous avez du nouveau ?

— Bonsoir, Katya, oui en quelque sorte. Suivez-moi, le Capitaine Dumont nous attend en salle d'interrogatoire.

Elle sourcille un peu, et me suis en silence. Comme d'habitude, Philippe fait preuve d'un tact mordant.

— Bonsoir Mademoiselle Leroy. Pouvez-vous nous parler des services que vous rendiez à votre cousine ?

— Des services ? Que voulez-vous dire ?

— Elle illustre les livres d'enfants avec des dessins réalisés par vous, c'est bien cela ?

— Eh bien, non. Enfin, parfois.

— Vous voulez dire, toujours. Inutile de tergiverser, nous avons des preuves. Vous avez voulu la lâcher, elle vous a fait du chantage, vous l'avez tué.

— Mais pas du tout.

Je la crois, mais je ne peux pas le dire. Philippe s'acharne, elle fond en larmes. Le coup de grâce arrive lorsqu'il lui pose la question suivante :

— MTN Pro, ça vous parle ?

— C'est une peinture pour faire des marquages temporaires.

— Bravo. Et vous en utilisez souvent.

— Parfois, pour faire des marquages sur les chantiers.

— Nous avons besoin des coordonnées de l'amie qui vous héberge à Paris.

Katya blêmit, elle tergiverse, Philippe insiste, elle murmure :

— Je ne suis pas chez une amie, je suis à l'hôtel, le Tim Hôtel.

— Mais c'est à deux pas du Louvre !! Hurle Philippe. Parfait. Mademoiselle Leroy, il est 19h32, vous êtes en garde à vue pour le meurtre de Rosanne Dupuis. Vous pouvez appeler un avocat. Nicolas, emmène-la en cellule.

Katya sanglote, prie, implore, jure, supplie. Moi, je suis assommé, sidéré, pantois, mutique.

En l'accompagnant dans la cellule, je chancelle autant qu'elle.

Je suis prêt à tout pour trouver les preuves de son innocence. Le Commissaire Bourdelle a pris contact avec le Commissariat de Rouen pour effectuer une perquisition chez Katya, et avec Philippe nous sommes désignés pour nous rendre sur place.

L'appartement de Katya n'est pas à son image, il y règne un certain désordre. Après deux heures de recherches, nous repartons avec un pot de peinture MTN pro rouge et son ordinateur. Ce dernier nous révèle que le différend entre les deux cousines est né il y a plusieurs mois. Pour la peinture, Katya jure en vain qu'elle n'a pas dessiné de flèches rouges au Louvre. Il apparaît que rien ne plaide en la faveur de celle qui fait battre mon cœur.

La garde à vue touche à sa fin, Katya sera présentée au juge demain. J'attire l'attention du Commissaire sur le fait que nous n'avons retrouvé ni l'arme du crime, c'est-à-dire la pseudo-seringue, ni aucune trace de venin. Mais rien n'y fait.

Après cette journée éprouvante, pris en étau entre mes obligations en tant que policier et mes sentiments pour Katya, je rentre chez moi empreint de désarroi. Mais le pire reste à venir.

Après une nuit quasi-blanche, à ressasser tous les éléments de l'enquête, à la recherche d'un indice qui disculperait Katya, c'est un coup de massue que je reçois en arrivant au Commissariat.

Dans la nuit, Katya a avoué le meurtre de Rosanne. Je ne peux pas y croire.

Le Commissaire Bourdelle nous annonce très fier que l'enquête est close et nous félicite pour notre sagacité.

Katya est déférée sans que je n'aie eu la possibilité de la voir.

Les affaires courantes reprennent, Katya occupe toujours mes pensées, je peux même dire qu'elle m'obsède. Cette première enquête criminelle aura été pour moi une épreuve dans tous les sens du terme. J'espère pouvoir rendre visite à Katya, mais rien n'est sûr.

Philippe s'est rendu compte de mon trouble, il a fait quelques allusions que j'ai ignorées. Pour éviter la solitude, je prends toutes les gardes et les planques possibles, je remplace les collègues qui sont en galère, ma vie se déroule presque exclusivement au commissariat. Il est dix-neuf heures, ce soir-là, les bureaux sont presque vides, il y a eu peu d'affaires aujourd'hui. Je reçois un appel de l'agent d'accueil, une femme veut porter plainte pour usurpation d'identité. C'est mon premier cas.

En voyant arriver la femme, je suis pris d'un violent tremblement, j'ai devant moi Rosanne Dupuis, assassinée au Louvre, il y a une quinzaine de jours. Ce doit être une hallucination. Cette affaire, ma première grosse affaire, m'a beaucoup marqué physiquement, psychologiquement et sentimentalement. Philippe a raison, je devrais me reposer. Je suis sortie de ma torpeur par une douce voix :

— Elle me ressemblait beaucoup, n'est-ce pas ?

— Pardon ?

— La morte, elle me ressemblait beaucoup. Voici mon passeport, enfin pour ce qu'il peut valoir. Je suis Rosanne Dupuis, la seule, la vraie. On m'a volé ma carte d'identité il y a trois ans lors d'une soirée un peu spéciale. Depuis, je vis un enfer. Bien sûr, j'ai porté plainte, plusieurs fois même, mais cela n'a rien changé. Ce n'est pas très catholique de se réjouir de la mort de quelqu'un, mais dans mon cas si cela me permet de retrouver une vie normale, j'applaudis des deux mains.

J'ai écouté en silence, l'usurpation d'identité cela me parle, ce qui me surprend le plus, c'est la ressemblance physique. Passé la surprise, je me dis que je ne peux pas gérer cette affaire seul, je confie la dame à un agent et j'appelle Philippe.

Il me rit d'abord au nez, avant de redevenir très sérieux.

— J'arrive. En attendant, essaie d'en savoir plus sur elle.

Elle habite Paris dans l'appartement hérité de son père décédé récemment, elle a toujours sa mère, célibataire, elle est vétérinaire et partage un cabinet dans le 16^e arrondissement.

Lorsque Philippe nous rejoint, elle explique que sa Carte d'Identité lui a été dérobée lors d'un concours de sosies. C'est un de ses confrères, lui-même sosie de Patrick Bruel, qui l'a invité. Au détour d'un buffet, elle a eu la surprise de se trouver nez à nez avec son double. Elle savait

que tout le monde avait un sosie, mais y être confrontée fut un choc pour elle. La ressemblance était si frappante qu'on lui a demandé si elle avait une jumelle. Elle n'a échangé que quelques mots, avec cette femme qui s'est rapidement fondue dans la foule, avant de disparaître.

C'est en rentrant chez elle qu'elle a constaté que son portefeuille avait changé de poche dans son sac, l'argent liquide environ cinquante euros avait disparu ainsi que sa carte d'identité. Elle a déclaré la perte à la gendarmerie le lendemain. C'est quelques mois plus tard que les ennuis ont commencé, factures débitées sur des abonnements qu'elle n'avait pas souscrits, crédit à la consommation souscrit frauduleusement, chèques sans provision qui l'ont conduite à l'interdiction bancaire, voiture achetée en son nom... Les ennuis financiers s'accumulent, et lorsqu'elle explique qu'elle n'est pas à l'origine de ces transactions, on lui répond que c'est elle qui a signé ou validé. Elle a porté plainte plusieurs fois pour usurpation d'identité, mais n'a jamais obtenu gain de cause. À la fin de sa tirade, Philippe lui lance :

- Mademoiselle Dupuis, vous aviez un sérieux mobile de vouloir la disparition de l'autre Mademoiselle Dupuis, pour retrouver une vie normale. Vous dites être vétérinaire, vous arrive-t-il de soigner des reptiles ?
- Jamais, j'ai horreur des reptiles.
- Curieux pour un vétérinaire. Vous n'ignorez sans doute pas, que votre sosie est mort d'une piqûre de serpent.
- Je ne savais pas.
- Vraiment, pourtant, c'était dans tous les journaux.
- Je suis rentrée hier d'un séjour de trois semaines sur l'île de Ré, chez une vieille tante. Vous pouvez vérifier.
- C'est ce que nous allons faire. Pour l'instant, vous allez nous attendre ici.

Philippe m'entraîne à l'extérieur.

- Décidément, cette affaire devient abracadabrante. Elle a toutes les motivations du monde pour avoir eu envie de tuer son sosie, mais nous n'avons aucune preuve. Il faut qu'elle avoue. On va lui mettre la pression. Nico, tu vérifies son alibi, moi, j'appelle le cabinet vétérinaire.

En appelant la tante de Rosanne, j'ai la confirmation qu'elle a eu une visite, mais la pauvre dame, à priori très âgée, n'a pas su donner des dates précises.

Mon intuition me dit que cette femme doit être l'assassin du Louvre. Enfin, l'innocence de Katya va être prouvée, et elle va être libre. C'est surtout cela qui m'importe, à vrai dire. Elle hante mes jours et mes nuits, j'ai un besoin vital de lui déclarer mon amour. Bien sûr, rien ne prouve qu'elle partage les mêmes sentiments à mon égard, mais je reste confiant.

Philippe tourne et retourne toutes les pièces du dossier. Soudain, je vois dans son œil une lueur qui dit « j'ai trouvé ».

— Nico, je vais demander au juge une confrontation entre elle et Katya. Pendant ce temps, appelle le médecin, je voudrais qu'il examine cette Rosanne Dupuis.

— Elle n'a pas l'air malade.

— Fais-moi confiance.

Cette hypothèse fait renaître en moi un peu d'espoir quant au sort de Katya, et j'attends avec impatience la rencontre entre les deux femmes.

En entrant dans le commissariat, encadrée par deux agents, les poignées entravées, Katya apparaît pâle, fatiguée, absente. Curieusement, la présence de Rosanne bien vivante ne semble pas la troubler outre mesure, elle est plus sereine qu'au moment où elle a dû reconnaître le corps. Cette attitude me laisse perplexe.

Philippe, surmotivé par cette situation singulière, entame l'interrogatoire.

— Mesdemoiselles, je ne fais pas les présentations. Je dois reconnaître que votre scénario, très élaboré nous a donné du fil à retordre, et le fait qu'aucune de vous ne soit fiché a clairement joué en votre faveur. En croisant diverses déclarations, et notamment celles des confrères de Rosanne Dupuis, au cabinet de vétérinaire dans lequel elle travaillait, je crois pouvoir dire que je connais la vérité. Rosanne Dupuis, ses confrères nous l'ont confirmé, était passionnée par les reptiles. D'ailleurs, c'est pour cela qu'elle s'en est fait tatouer un en haut de la cuisse, l'an dernier. Vous, vous n'avez pas de tatouage, le médecin vient de le confirmer. Ils nous ont dit aussi qu'ils ne l'avaient pas vu depuis plus de quinze jours, vous voyez où je veux en venir. Ils nous ont aussi confié cette photo, qui était dans le tiroir de son bureau, vous y êtes toutes les deux lors d'une certaine soirée, voyez l'annotation sous votre portrait : Rose Cassin, c'est bien votre vrai nom ? Et enfin, on sait que Rosanne adorait aller au Louvre et précisément le jour de sa mort elle avait prévu d'y aller, mais vous ne le saviez pas. Par contre, au cabinet, ils se souviennent parfaitement de vous Katya, et du petit chien de votre compagne, que vous avez amenez pour une consultation urgente, très tôt, au moment précisément où Rosanne était encore seule. Un grand bravo à toutes les deux pour vos talents de comédiennes, remarquable ce scénario. C'est vous Mademoiselle Leroy qui lui avait administrer le venin qui a fait effet quelques heures plus tard. C'était un plan machiavélique et qui aurait pu réussir. Usurpation d'identité, meurtre avec préméditation requalifié en assassinat, vous encourez la réclusion à perpétuité. Vous allez être toutes deux incarcérés jusqu'à votre procès.

Katya n'a pas dit un mot, Rose Cassin non plus. Moi, abasourdi, je suis sorti de la salle d'interrogatoire avec l'envie de vomir.

Plus tard et sur conseil de leurs avocats elles sont passées aux aveux, le portable avait été déposé par Rose Cassin elle-même, elle savait que l'échange de messages feraient accuser Katya. Rose voulait détruire Katya, qui n'était pas sa cousine, mais son amante, et qui menaçait de la dénoncer. C'est en lui faisant miroiter le partage du « butin » qu'elle avait obtenu sa collaboration pour le meurtre.

A l'issue du dernier interrogatoire, les deux femmes sont menottées et prises en charge par deux agents pour être conduites en prison. Katya a le visage fermé, sans expression et les yeux dans le vague. En passant devant moi, elle s'arrête un instant, ses yeux semblent dire « pardon ». Un fluide glacial me traverse de part en part, mon cœur s'accélère, j'ai envie de hurler, hurler que je l'aime, ou hurler que je la déteste, je ne sais pas.

Trois ans sont passés, je n'ai pas assisté au procès, Katya a écopé de vingt ans fermes et Rose dix ans.

Je ne suis jamais retourné au Louvre.

Ma carrière avance, je suis en formation « Profiler » aux Etats Unis.

Je pense encore souvent à Katya, mais je sais que je ne la reverrai jamais.

Quant aux flèches rouges, les deux inculpés n'y étaient pour rien. C'est un jeune agent de nettoyage qui fléchait son parcours de ménage, pour ne pas se perdre. IL a avoué pris en flagrant délit par un gardien, quelques jours après l'arrestation des deux femmes.

Léontine Charles

Février 2025

Tous droits réservés

